

Ange, coeur et bombarde

Mitsiko Miller, *Le coeur en orbite*, Montreal, Planète rebelle, 1999, 94 p., 16,95 \$.

Christian Brun, *Hucher parmi les bombardes*, Moncton, Perce-neige, 1998, 100 p., 9,95 \$.

Jean-Paul Daoust, *Les saisons de l'ange II*, Montréal, le Noroît, 1999, 146 p., 16,95 \$

Hugues Corriveau

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2000). Compte rendu de [Ange, coeur et bombarde / Mitsiko Miller, *Le coeur en orbite*, Montreal, Planète rebelle, 1999, 94 p., 16,95 \$. / Christian Brun, *Hucher parmi les bombardes*, Moncton, Perce-neige, 1998, 100 p., 9,95 \$. / Jean-Paul Daoust, *Les saisons de l'ange II*, Montréal, le Noroît, 1999, 146 p., 16,95 \$]. *Lettres québécoises*, (98), 45–46.

Mitsiko Miller, *Le cœur en orbite*, Montréal, Planète rebelle, 1999, 94 p., 16,95 \$.
 Christian Brun, *Hucher parmi les bombardes*, Moncton, Perce-neige, 1998, 100 p., 9,95 \$.
 Jean-Paul Daoust, *Les saisons de l'ange II*, Montréal, le Noroît, 1999, 146 p., 16,95 \$.



Ange, cœur et bombarde

Petites niaiseries amoureuses, paroles tordues et tours des saisons.

POÉSIE
 Hugues Corriveau

SI VOUS VOYEZ QUELQUE PART *LE CŒUR EN ORBITE* de Mitsiko Miller, laissez-le là, on n'en a rien à faire.

Le cœur en chocolat

Désolé, mais il ne s'agit pas de poésie orale, de performance ni, comme le dit prétentieusement un texte de présentation anonyme qui accompagnait l'exemplaire que j'ai eu en main, de « textes transgéniques » à « l'humour vitriolé » (*sic* ! pauvre humour !). Non ! ce n'est rien de tout cela parce que c'est totalement insignifiant, indigent, insipide itou ! Petits poèmes infantiles, à la limite d'une troisième année forte. Pourquoi « en orbite » « l'amour » ? Allons ! Devinez ! Parce qu'on fait dans le recueil le tour des neuf planètes, à commencer par Vénus (quelle trouvaille, tout de même !) Et sur icelle, qu'y lis-je ? : « Je t'aimerai pour le plaisir d'aimer / pour sentir l'odeur du désir / flotter dans le vent. » (p. 18) Hon ! Encore un ! Allons sur Mercure : « Mais pendant que peau après peau / nous arrachons les pelures de notre désir / nos cœurs pudiques / restent silencieux. » (p. 22) Je souffre le martyr devant cet effeuillage sentimental. Allons, de l'audace ! Tout nus ! « Nos bouches s'étreignent (*sic* !) dans un baiser / mais nos paroles / dans l'air se dédoublent // Oui, je sais / nous sommes / deux / toujours / deux. » (p. 23) Bon, arrêtons le collage de becs, et orbitons vers la Lune : « Suis-je intègre ? / Suis-je honnête ? // Non. » (p. 85) Et dire que ce dernier poème est complet, ça tient dans une seule page ! Et sur la Terre alors, dit l'atrabilaire haineux ? Mais nous y sommes, c'est le dernier chapitre de ce « récit amoureux ». Pensez-vous que le ton change ? Oh ! que non ! « Je me pince les lèvres / ça y est, je lui dis / et hop ! / *Je t'aime* / c'est fait / je l'ai dit. » (p. 92) Eh bien, moi, je dirai tout net, on l'aura compris, que je n'aime pas cette œuvrette agrémentée de petits dessins de libellules dansantes et de personnages de cartes à jouer de Charles Dalceggio (quoiqu'on ne puisse pas lui reprocher d'avoir trahi le ton du livre). Bon, laissons cela avant que de sombrer dans le chagrin le plus suicidaire. Mais quoi ? Je ne résiste pas à chercher sur Pluton ? Bon, un petit dernier, pour la route (comme on dit) : « Alors que toi, mon beau cowboy / poursuis ton voyage dans l'univers // Seule / je me plonge dans les ténèbres / d'une douleur puérile. » (p. 70) Vraiment, à tout prendre, je préfère la chanson de Mitsou.



Bombardes et gaucheries

Le livre de Christian Brun est très beau en quatrième de couverture : photo couleur sur fond vert intense. Mais la page couverture, alors là, c'est quelque chose ! Regardez bien la reproduction ci-jointe, c'est encore plus laid en brun-roux, vert moutarde et bleu fadasse. « Mais tu es là pour parler du contenu poétique, critique, non pas pour toujours donner ton appréciation esthétique sur l'aspect matériel des livres », dit le lecteur impatient. C'est que, voyez-vous, je retarde un peu le moment d'entrer de plain-pied dans certains textes abscons, torturés et torturants, qui n'ont de violence qu'un vieux relent rabâché de déjà dit, redit et répété. Christian Brun a pourtant une très grande qualité, celle d'utiliser la langue de son pays, avec urgence et je dirais une certaine forme de dignité. Et chaque fois qu'il s'accorde la chance de cette langue-là, les textes sont infiniment plus forts, plus radicaux :



des frites mal babillés ?

so toi — observateur — tu te maquilles d'une chair de perles

tu te chagrines dans une pelure de platinum

tu sonnes l'alarme du capital

bien que t'es babillé avant tout d'avoine

poussée avec ton propre fumier

la peste de ton vêtu

résilié

jokes plates

moqueux

rire d'eux-mêmes (p. 14)

Ou encore, quand il prend une parole personnelle pour dire son pays, sa vie :

le pays que je charrie,

je le nommerai

mama mia

chiac qui craque

right on pis so what

le pays d'étrangetés et d'étrangers

comme si je tranchais ma propre brise

(« compost », p. 45)

Tout ce texte a cette même qualité d'écriture, de vérité sous-jacente qui émeut et entraîne l'adhésion. Mais, hélas ! Christian Brun s'essouffle devant ces vérités particulières et s'égaré dans l'utilisation à outrance de néologismes complexes : « mort-tels », « j'systéagine », « insomnérudits », « l'usine de morfonderie » ou le « grille-vain », sans compter les jeux de mots usés : « Hello, je dégoutte. » Pour citer le même texte, j'ajouterais : « Est-ce que je peux vous accabler » (p. 63), monsieur Brun ? Le puis-je, quand je vois s'étioler ainsi une parole qui sait d'une part toucher à l'essentiel, et d'autre part se perdre dans quelque niaiserie indigne ? Sans doute, parce qu'il ne suffit pas à l'auteur d'aller se noyer là où c'est petit, mais il se questionne en profondeur : « plonger dans un néant / ou le néant est-il la cause de la plongée. » (« *stuck part III* : si la grange était pourpre de l'autre côté », p. 36) Quelquefois, il constate abscons, « à propos du duplicata », qu'il « reproduira les milliers de cent\$-stations / extinction de sensations » (p. 33). On comprend alors que Christian Brun a plusieurs voix, que certaines me restent totalement impénétrables parce qu'elles me semblent ne rien dire, ou ne soulever que de bien vieilles poussières. Pour en donner un dernier exemple, lisons ce « trou de la flûte » :

là où la racine de mon frisson agace une traîtrise,
ici les poils de ma basse-jambe cha-chatent le mambo,
par là-bas s'excitent les cargaisons de broches à foin,
yeux dans les yeux, langue sur la langue,
le vieux grisonne au gel d'artifices, tandis qu'elle gesticule du mieux qu'elle sait l'arrivée d'un soulagement,
reprenant d'où elle s'est éteinte
(p. 40)

C'est terrible, mais je trouve ça un tantinet vide.

De l'automne à l'hiver

J'aurai donc préféré le printemps à l'été de Jean-Paul Daoust, comme ici l'automne à son hiver. Quel étrange projet que celui de ces deux livres consacrés aux quatre saisons ! Étrange, dis-je, parce que pas une seule fois le poète n'a voulu en changer l'archaïque thématique, que pas une seule fois il n'a cherché à en défaire un certain effet suranné. Bien au contraire, on croirait que c'est volontairement sur cette incongruité-là, celle de revenir aux saisons comme sujet poétique, qu'il a trouvé le goût de l'épanchement le plus lyrique, celui d'un murmure, dirais-je, au bord souvent de sa fenêtre, renouant ainsi avec ce lieu d'ancienne poésie québécoise qui a tant donné de charme à l'âme la plus noble. Bref, depuis deux livres, Jean-Paul Daoust se fait le chantré nostalgique

de la vie qui bat, qui murmure à sa « croisée ouverte » en un chant avoué nelliganien sachant que lorsqu'« [a]u cloître du soir / Le vent entonne son chant grégorien / l'âme vacille » (« Chant grégorien », p. 21). Il y a là tant de volonté de dépendre d'une ancienne musique que l'audace sous-jacente à l'entreprise soulève les textes souvent bien au delà d'eux-mêmes, filant et reflétant en leur mince trame des décennies naguère vouées à ces ruissellements roses aux bonbonnières sur l'acajou du guéridon.

« Malgré tout écrire encore /

Que la vie est un poème incompréhensible /

Fait d'images et de sang / Qu'on ne lit qu'une fois / Quand le corps et l'âme coïncident / À la croisée divine de leur chemin. » (« La croisée », p. 25) « Les sanglots longs des violons de l'automne » ne sont jamais bien loin, comme les « feuilles mortes journaux et vieux souvenirs » (« Les bernaches », p. 10) ! Mais c'est à prendre ou à laisser ici. C'est tout entier cela, avec des éclats disons plus forts quand il s'agit des oiseaux. Je ne sais pas pourquoi, mais Jean-Paul Daoust sait parler du « fracas d'un oiseau à une fenêtre / Encombrée de nuages arrachés » (« Goudron », p. 11), quand il se sent « déchiré par le cri des grands oiseaux » (« Les bernaches », p. 10), car il sait que « [l]e ciel se referme / Sur les traces des oiseaux / Qui savent écrire / De surprenants poèmes » (« Débris », p. 71). Rarement, mais quelques fois, quitte-t-il ces terrains anciens pour s'aventurer dans des descriptions plus contemporaines :

Il gît

Christ dérucifié

Les ailes nerveuses de ses paupières

Frappent les glaciers étincelants des buildings

À son chevet des pigeons

Et des bruits de ville qui ne le concernent pas

Il agonise

Sur le ciment d'un trottoir

À combien d'exemplaires (« Chute », p. 21)

C'est donc en quelque sorte à des confidences dominicales, un peu las de la vie, que nous convie « [e]nfoncé dans un divan un poète / [Qui] songe avec le feu / Lequel avive les images des légendes » (« Le diable », p. 92). Ne boudons pas notre plaisir et laissons-nous tenter par cette ambivalence des sentiments qui nous invite dans les froides Amériques et leurs saisons pénitencières.



Jean-Paul Daoust



Théorie et littérature

XYZ
éditeur



Un essai éclairant qui questionne le texte littéraire à partir d'une théorie de la critique génétique informée par l'apport de l'herméneutique. À n'en pas douter, un regard nouveau sur la question.

Brian T. Fitch
À l'ombre de la littérature

354 p. • 27,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : xyzed@mlink.net